

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le féminisme — De l'au-jour-le-jour à la haute spéculation
I- Vivre avec les hommes. Un nouveau partage de Lysiane Gagnon

Lysiane Gagnon, *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 312 p.

Robert Vigneault

Numéro 33, printemps 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39404ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)
Éditions Jumonville

ISSN
0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (1984). Compte rendu de [Le féminisme — De l'au-jour-le-jour à la haute spéculation : i- *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage* de Lysiane Gagnon / Lysiane Gagnon, *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 312 p.] *Lettres québécoises*, (33), 82–84.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



LE FÉMINISME: DE L'AU-JOUR-LE-JOUR À LA HAUTE SPÉCULATION

I- Vivre avec les hommes. Un nouveau partage

de Lysiane Gagnon

Apprenti sémiologue, pourquoi, avant que d'ouvrir le livre de Lysiane Gagnon¹, ne me laisserais-je pas doucement gagner par le sourire engageant de l'auteure: voici une photo qui suscite d'emblée l'empathie essentielle à un propos centré sur le *partage*, mot-clé souligné par le sous-titre, pendant que le titre, illustré par une maquette évoquant l'échange hétérosexuel, intègre explicitement les hommes dans la vision féministe de l'ouvrage. *Vivre avec les hommes* me paraît devoir obtenir la faveur du grand public et très utilement servir la cause du féminisme, et cela, grâce surtout à la pondération, au rare doigté d'une femme qui pourrait réussir à rallier ceux-là même que le discours féministe aurait «déstabilisés»! (p. 239)

Lysiane Gagnon possède comme pas un le secret du style direct, concret, au ras du réel, — bref, elle a le journalisme dans le sang. Démarche constante de son texte: les avancés sont étayés d'un grand nombre de *cas*, choisis à même le vécu de l'écrivaine ou celui de son entourage. Ce n'est pas elle qui donnera dans les extrêmes de la pensée abstraite, comme le démontre, en particulier, son traitement du féminisme. Contrairement aux doctrinaires radicales braquées contre la violence: pornographie, viol, harcèlement sexuel, problème des femmes battues, — et tout en reconnaissant l'existence de ces excès, — Lysiane Gagnon voudrait mettre l'accent sur les priorités de la lutte féministe: l'entrée dans ce monde qui conditionne, en fait, la vie quotidienne des femmes, soit l'univers du travail et de la politique.



Lysiane Gagnon

En pratique, d'ailleurs, c'est l'indépendance économique — et toutes les revendications reliées à la division traditionnelle des rôles — qui reste encore la meilleure façon de se soustraire à la violence masculine. (p. 231)

Non que la dénonciation soit absente de son livre, mais — constance sémantique — le rappel des abus passés et présents s'accompagne de correctifs soulignant, s'il y a lieu, l'évolution heureuse de la situation (ex. pp. 38, 47, 58, 145, 258, etc.) L'ironie, tempérée d'humour, — ce scepticisme sur soi-même, — ne manque pas; ni même, à l'occasion, les coups de griffes ou de dents: un Roger Duhamel, bête noire sexiste, se voit rembarrer d'une manière mordante à souhait! (pp. 290-292) Mais la sérénité reprend vite le dessus: «(...) il n'entre pas dans mes intentions de faire un livre polémique (...)» (p. 230), et, avant tout, cette

volonté de critique constructive, axée sur le *partage*. L'essayiste avoue d'ailleurs s'inscrire dans la «tendance modérée» (p. 222) du féminisme. D'instinct elle évite les pièges de l'esprit de système pour se replier vers le réel; «Laissons là la théorie et revenons à la réalité.» (p. 216) Ce tour d'esprit éminemment pratique, ce ton simple et direct ne pourront que plaire, à juste titre, à la grande majorité des lecteurs, et, c'est tout à l'honneur de l'écrivaine, sans concession aucune à la *vulgarisation* stylistique: la présentation et la langue de ce livre m'ont paru à peu près impeccables.

Point de départ du livre: deux longues séries d'articles publiés entre mai 1978 et mars 1980, dans la revue *Madame au Foyer*. Le plan de ces articles offrait une vue d'ensemble des problèmes de la condition féminine: revus et substantiellement étoffés, ces textes aboutirent à la synthèse de *Vivre avec les hommes*.

D'abord, un survol historique, «de la Nouvelle-France à la Révolution Tranquille», met en lumière l'évolution considérable de la situation depuis l'image traditionnelle de la femme au foyer jusqu'à l'actuel modèle féministe postulant l'abolition de la division des rôles, le partage des tâches domestiques et de l'éducation des enfants, le libre accès à tous les domaines de l'activité collective. *Modèle féministe*, dis-je, car il s'agit d'un idéal, et la femme contemporaine, même libérée des servitudes de la mère Plouffe, reste le plus souvent aux prises avec le surmoi tyrannique de la «femme complète», c'est-à-dire de celle qui jouit d'une possibilité d'émancipa-

Photo: Athé

tion qui aurait fait l'envie (ou la honte) de son aïeule résignée, mais dont les tâches nouvelles, plus prestigieuses, ne viennent souvent que *s'ajouter* aux rôles immémoriaux de la «reine du foyer», rendant ainsi problématique l'épanouissement personnel de cette admirable «femme symbiose». Épanouis-toi, ma fille, pourvu que ce soit pour la noble cause des *autres*, susurrent encore les voix masochistes de Maria Chapdelaine. En fait, c'est toute une chaîne de stéréotypes étouffants qui reste à rompre (chap. 3 à 7) avant que ne s'ouvrent des avenues vraiment nouvelles (chap. 8 à 10): il faut donc accepter le temps! Mais l'émancipation amorcée est, heureusement, irréversible.

Chaînon décisif: le dressage de la petite fille, l'entrée dans le «moule» de la féminité, principe d'une «autorépression» qui engage la vie entière. (Lucide, l'essayiste tient aussi compte de la rétentio*n masculine*, le stéréotype de la virilité exigeant le refoulement de la tendresse et de la sensibilité.) Autre carcan que cet «enfermement» hypocritement euphémisé par l'inflation lexicale: «femme d'intérieur», «maîtresse de maison», «reine du foyer»! Le propos de l'essayiste s'organise souvent en concerto intertextuel: de nombreux témoins viennent se faire entendre pour corroborer le texte central, mais aussi des voix fausses, qui détonnent allégrement! Voici, pour le plaisir, (vaut mieux en rire) quelques accents du plus pur sexisme. C'est Freud qui donne le ton:

(...) le destin de la femme restera ce qu'il est: dans la jeunesse celui d'une délicieuse et adorable chose; dans l'âge mûr, celui d'une épouse aimée.

Roger Duhamel a eu, en 1944, une formidable intuition pédagogique que devraient méditer les protagonistes de l'actuelle réforme scolaire:

Ne serait-il pas opportun de marquer clairement que la culture, pour une femme, n'est pas du tout la même que pour un homme et qu'à la différence des natures et des fonctions domestiques et sociales, doit correspondre une différence dans la formation des intelligences et des coeurs et dans l'information scolaire des cerveaux?

Mgr A. Tessier, en 1952, s'extasie devant des *femmes de maison dépareillées*:

Tenue par des doigts féminins, une aiguille devient une sorte de baguette



magique (...) en manipulant brosses, balais, plumeaux et linges de vaisselle, la ménagère chantonne, parce que la propreté est son élément naturel.

Il ne manquait que la sanction divine: enfin, en 1964, M. Marcotte, s.j. consacre *ex cathedra* la division des rôles:

Dieu a fait l'homme pour agir au dehors sur le monde (...) La femme, par contraste, a été faite pour vivre en dedans (...) La femme, c'est la maison, parce que la femme fait la maison et que la maison fait la femme (...)

Le stéréotype le plus tenace peut-être, c'est celui de l'équation rigoureuse entre le modèle de la «vraie femme» et l'épanouissement suprême de la *maternité*. Carrière exclusive, vocation unique, concède le mâle (on ne peut pas tout avoir), ce qui n'a pas empêché les mâles de tout acabit (y compris les hommes d'Église) de revendiquer le pouvoir sur la reproduction, comme en fait foi la croisade contre l'avortement. Ce faisant, on aura malencontreusement occulté le rôle également essentiel de la paternité, dont on commence à s'aviser...

Plus neuves, à mes yeux, les considérations sur «la soeur de Shakespeare», soit sur la place incontestablement limitée de la femme dans le domaine de l'*art*, non certes comme bel objet de l'inspiration masculine qui n'a jamais manqué de la porter aux nues, mais comme sujet direct de la création artistique. Statistiques à l'appui, l'essayiste montre comment cette situation subalterne de la femme est la rançon des conditionnements déjà évoqués, en particulier de la division idéologique des rôles, — et nullement de quelque disposition innée qui serait

l'apanage du mâle. «Un grand esprit est androgyne.» (Virginia Woolf)

Domaine du *travail*: là aussi jouent à fond les stéréotypes: ces «ghettos d'emplois» réservés aux femmes confinées dans les rôles «maternels»: infirmière réconfortante, secrétaire attentionnée, servante ou serveuse dévouée, enseignante (primaire) compréhensive... Toujours est-il qu'ayant enfin eu accès au marché du travail, Cendrillon n'en devra pas moins suffire à la «double tâche»: la carrière, mais aussi le foyer, les enfants, le mari. Les «standards» aussi seront doubles, les critères d'évaluation beaucoup plus exigeants pour les femmes que pour les hommes. Mais c'est peut-être dans les domaines politique et syndical — ajoutons celui de la hiérarchie ecclésiastique, — châteaux forts du *pouvoir*, — que la discrimination à l'égard des femmes est la plus nette: le stéréotype, brutalement énoncé par Olivar Asselin, en 1922 - «(...) quelque temps qu'elle consacre à la politique, la femme n'y apportera jamais qu'une intelligence relativement inférieure» — n'a pas été vraiment ébranlé par les progrès du féminisme.

C'est à partir du chapitre huitième que s'amorce la seconde partie du livre (annoncée, p. 153): après la dénonciation des stéréotypes, l'esquisse des orientations nouvelles qui déboucheront sur des temps nouveaux. Dans son chapitre sur «Le féminisme ou l'histoire qui se fait», l'essayiste donne toute la mesure du réalisme de son approche:

C'est pourquoi les revendications portant sur le travail et l'éclatement de la division traditionnelle des rôles, qui redonnent à l'homme ses droits paternels et l'accès à ses propres émotions tout en assurant la dignité et l'autonomie de la femme, m'apparaissent-elles la voie la plus réaliste et la plus sûre vers la transformation des rapports sociaux. Un discours féministe axé sur la polarisation et qui tend, ne serait-ce qu'à court terme, davantage à séparer qu'à unir, irait en pratique à l'encontre de ses propres objectifs, parce qu'il heurte les intérêts et la sensibilité d'une majorité de femmes et est inutilement provocateur. Quelles transformations pourraient donc se produire au sein de la famille et dans le monde du travail si les hommes n'étaient pas de la partie? (p. 252)

La solution réaliste visera donc à dénouer à la fois les complexes des femmes et ceux des hommes. L'institution du mariage, qui a consacré le cliché de la femme au foyer, a subi de profondes transformations. Le divorce a maintenant droit de cité, et c'est la femme, dont l'autonomie est le plus menacée par le mariage, qui y a le plus souvent recours. L'anneau nuptial n'enchaîne plus, comme naguère, pour le meilleur et pour le pire...

Il y a 20 ans, le schéma classique du divorce était celui de l'épouse «abandonnée» par un mari adultère. Aujourd'hui, beaucoup de femmes «sortent» du mariage comme on sort de prison ou comme on rompt un contrat qui ne profite qu'à l'autre. C'est, dans bien des cas, l'accès au travail rémunéré et à de nouveaux réseaux sociaux qui permet à la femme de mettre un terme à un mariage malheureux. Ces dernières années, c'est la femme qui a pris, dans trois cas sur quatre, l'initiative du divorce. (p. 275)

La vie de couple s'est trouvée d'autres formes d'expression que le mariage traditionnel (sans que celui-ci ait été rejeté pour autant). Et la vie privée a recouvré une nouvelle liberté de s'être ainsi dépeçée des chaînes juridiques: pour beaucoup, l'union libre offre un modèle bien plus simple, vivable, authentique de vie commune que l'institution légale. De toute manière, l'évolution se fait, comme il est normal et souhaitable, dans le sens d'une «corresponsabilité du monde» (p. 302), ou de ce partage qui constitue la visée positive de cet ouvrage exceptionnellement tonifiant:

Non pas l'échange, donc, mais le partage... Pour que chacun, homme et femme, puisse jouir des deux sources de joie qui s'offrent à l'être humain: la joie qu'apportent les ressources infinies du monde émotionnel et la répétition amoureuse des gestes qui transforment une maison en foyer et font grandir les enfants, et celle qu'apporte l'affirmation de soi sur le marché du travail et dans l'engagement socio-politique. (p. 303) □

1. Lysiane Gagnon, *Vivre avec les hommes. Un nouveau partage*, Montréal, Québec/Amérique, 1983, 312 p.

II- La Femme, son corps et la religion

Sous la direction d'Élisabeth J. Lacelle

L'essai, — discours argumenté d'un sujet interrogeant le vécu dans et par le langage, — serait-il la forme d'écriture qui corresponde exactement au propos de ces approches pluridisciplinaires sur *La Femme, son corps et la religion*?² La réflexion féministe, selon Élisabeth J. Lacelle, «est davantage chemin vers une parole et une science véritablement humaine qu'arrivée définitive» (p. 31). L'auteure n'en affirmera pas moins fermement, sur un ton altier et, m'a-t-il semblé, quelque peu maniéré, la prise en charge du discours féminin par le sujet de l'énonciation: cette démarche, qui coïncide avec celle de l'essai, constituerait véritablement «un acte épistémologique nouveau», tout à l'opposé de l'impersonnelle attitude du positivisme scientifique:

Désormais le langage métonymique et univoque et la rationalité logique et positive de la science sage doivent compter avec le langage métaphorique et plurivoque et la rationalité imaginative et réaliste d'une sage science ou, pour le dire plus concrètement, avec des sages-femmes laissant accoucher une science humaine nouvelle. Un nouveau rapport s'est instauré entre l'objet de l'étude qui est gardé objet-sujet et le sujet pratiquant l'étude à la manière d'un sujet-objet, mettant ainsi en oeuvre un acte épistémologique nouveau, de dialectique relationnelle inhabituelle, du moins dans le domaine des sciences humaines. (p. 19)

«Proposition épistémologique» inattendue, de prime abord, (mais secrètement attendue, espérée, à l'époque démente de la mort de l'homme et de la crise du sujet):

Pendant que le très illustre et spéculatif Herr Professor explique tout ce qui existe, il a oublié par distraction comment il s'appelle lui-même, qu'il est un homme, simplement un homme (...)³

Élisabeth J. Lacelle approfondira, heureusement, les énoncés novateurs mais sommaires de l'avant-propos dans les dernières pages du livre, à la fois suggestives et tortueuses, à l'instar des «voies» qu'elles ouvrent «vers une science poétique». D'une part, elle dénonce «la pose de l'observateur transcendant l'objet d'étude, cernant, analysant, mesurant celui-ci dans sa formalité dite objective» (p. 238). En revanche, elle prônera, dans une bousculade de mots, «(le) dialogue avec le réel que l'on veut étudier non seulement immobilisé mais bougeant, l'explorant plutôt que le dominant, y participant plutôt que s'en absentant» (p. 239), à l'exemple du poète pleinement habité par le monde qu'il construit (*poëin*) en l'éprouvant dans son être entier. Utopie qu'une telle «science» où la réalité étudiée serait saisie dans la révélation même de sa vie mouvante, où l'humanité chercheuse n'étudierait la nature (celle du cosmos comme la sienne propre) qu'en étroite alliance avec elle? (Certes, les écologistes y souscriraient, face aux apprentis sorciers de la technologie, plus soucieux de promouvoir la consommation effrénée (payante) des gadgets et des armes que la qualité humaine de la vie sur terre...) Utopie, sans doute, si on considère cette science, dite ici poétique, comme un exemplaire idéal et inspirant; mais non si on constate que certaines recherches ont effectivement emprunté cette approche, fondée, à vrai dire, sur une exceptionnelle ascèse intel-